

Bibliothèque numérique

medic@

Silvestre, Augustin François. Notice biographique sur F.H. Gilbert,... lue à la séance publique... le 30 fructidor an IX

*S.l., 1800-1801an IX.
Cote : 90945 t. 3 n° 7*

7

NOTICE BIOGRAPHIQUE

S U R

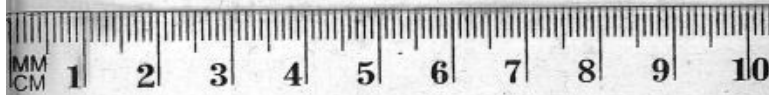
F. - H. G I L B E R T ,

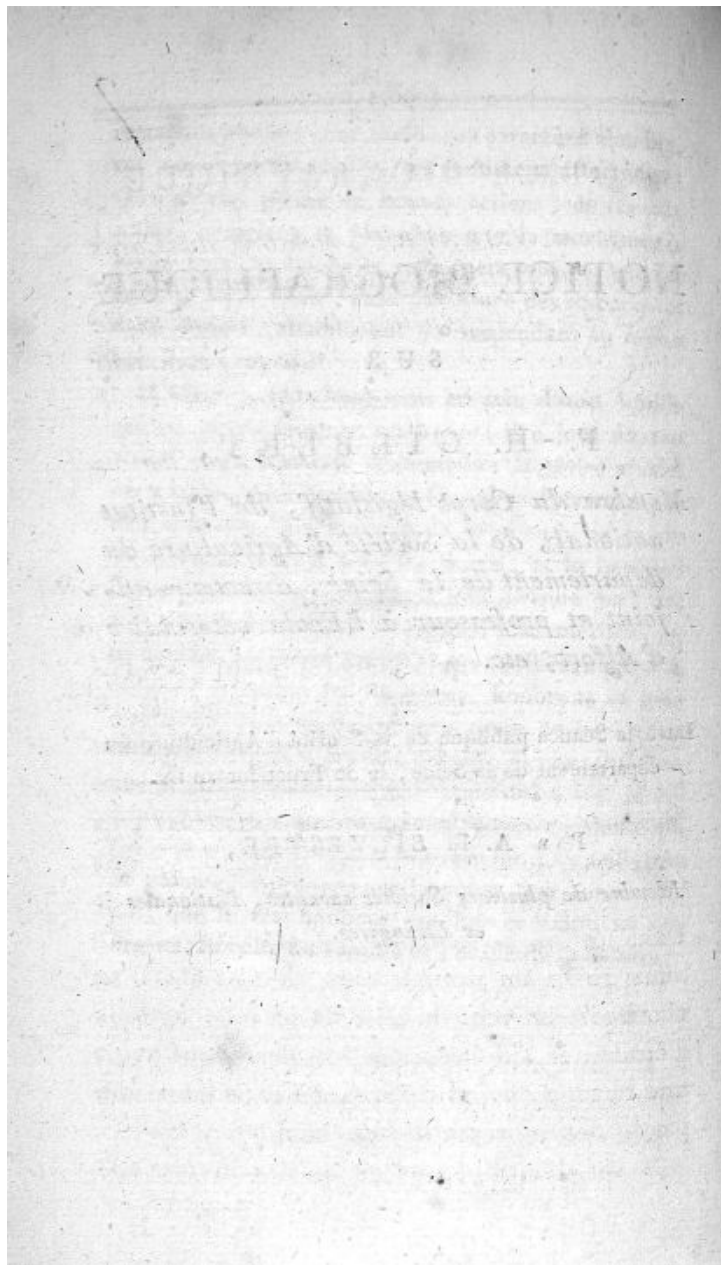
Membre du Corps législatif, de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, directeur-adjoint et professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, etc.

Lu à la Séance publique de la Société d'Agriculture du département de la Seine, le 30 Fructidor an IX.

P A R A. F. S I L V E S T R E ,

Membre de plusieurs Sociétés savantes, Nationales et Étrangères.





NOTICE BIOGRAPHIQUE

Sur F. H. GILBERT, membre du Corps législatif, de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, directeur-adjoint et professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, etc.

Lue à la Séance publique de la Société d'Agriculture du Département de la Seine, le 30 Fructidor an IX.

Par A. F. SILVESTRE.

FRANÇOIS-HILAIRE GILBERT naquit à Châtellerault, département de la Vienne, le 18 Mars 1757. Il fit ses premières études dans cette ville, et il développa, dès sa plus tendre jeunesse, ce désir ardent de s'instruire, et cette bienveillance pour ses semblables, qui l'ont toujours particulièrement caractérisé. Dans un âge aussi tendre, il ne trouvoit jamais qu'on lui donnât assez de travail, il se chargeoit souvent de celui de ses compagnons d'étude, et aidait encore son père, qui avoit une charge de judicature, en expédiant une partie des minutes de son cabinet.

Il sut bientôt tout ce qu'il pouvoit ap-

A 2

prendre à Châtellerault, et vint à Paris, à l'âge de quatorze ans, pour entrer au collège de Montaigu ; mais il en sortit peu de temps après, parce qu'un régent vouloit lui faire subir une injuste punition pour avoir défendu avec force un de ses camarades, et il passa à celui du Cardinal-Lemoine, où il acheva ses études. Son père, qui désiroit lui voir embrasser la profession qu'il exerçoit lui-même, le fit entrer malgré lui chez un procureur ; mais il y porta un goût décidé pour la lecture et pour l'étude de la médecine, à l'exercice de laquelle il sembloit appelé par un attrait irrésistible. L'homme de loi témoigna qu'il s'apercevoit de sa répugnance, et *Gilbert* prit le parti de le quitter pour se livrer à ses occupations favorites. Il espéroit en vain obtenir l'approbation de son père, qui ne sut pas apprécier les résultats futurs de cet ascendant du génie, et qui, mécontent de son fils, l'abandonna à lui-même, sans lui laisser aucun moyen de subsistance ; mais que pouvoit opérer une semblable conduite vis-à-vis d'un jeune homme qui n'avoit d'autre passion que le travail, qui préparoit lui-même, pour plusieurs jours, la nourriture la plus frugale, et dont la seule inquiétude étoit que son

père n'imaginât qu'il menoit une vie déréglée ?

Parmi les livres dont il dévorait la lecture, *Buffon* l'attachait particulièrement. Dans un passage de l'histoire du cheval, le célèbre auteur de l'histoire naturelle exprimait que l'art vétérinaire, encore au berceau, attendait qu'un homme de génie lui donnât une nouvelle existence ; à cette lecture l'imagination de *Gilbert* s'enflamme, il brûle de pénétrer dans cette carrière neuve ; il en cherche les moyens ; il apprend, pour la première fois, qu'il existe des écoles vétérinaires ; dénué de protections, il se présente lui-même à M. Neker, qui, touché de l'enthousiasme du jeune homme, et étonné de la manière dont son mémoire étoit rédigé, le fait sur-le-champ recevoir élève, aux frais du Gouvernement, à Alfort. Dans cette école, il mérita l'estime et l'amitié de ses camarades, qui sûrent reconnaître, sans jalousie, sa grande supériorité. Les éloges qu'ils faisoient continuellement de lui attirèrent l'attention de ses chefs, et bientôt *Gilbert* fut nommé répétiteur, et six mois après, professeur à l'école d'Alfort.

Ici commença la carrière littéraire et savante qu'il parcourut avec tant de succès. Les

bonnes études qu'il avoit faites dans sa jeunesse lui servirent à rendre ses observations avec netteté et même avec grace. Le goût de la littérature ancienne avoit épuré son style ; il savoit *Virgile* par cœur , les autres poètes latins et françois lui étoient familiers , et il avoit échappé à sa plume plusieurs pièces de vers qui ne dépareroient pas nos plus intéressantes collections.

Le premier résultat heureux de ses travaux littéraires fut un prix qu'il remporta , à l'académie d'Arras , sur cette question : *Quelle est la meilleure méthode à employer pour faire des pâturages propres à multiplier les bestiaux en Artois ?* Ce mémoire , dans lequel il traita à fond la question , renferme aussi un grand nombre d'observations sur d'autres sujets qui n'y étoient pas essentiellement liés. Il a considéré la nature du sol et des usages du pays , la topographie agronomique toute entière , et enfin il a exposé , sur la culture des prairies et sur la manière de les former , des considérations générales qui peuvent être applicables à tous les travaux de ce genre dans toutes les autres parties de la France.

Il a obtenu un autre prix à l'académie d'Amiens , en traitant la question proposée rela-

tivement aux moyens d'étendre et de perfectionner la culture des prairies artificielles dans la généralité de Picardie. Ce travail, qui paroît avoir un but analogue à celui d'Arras, mais dans lequel la question des pâturages est plus circonscrite, a été traité à fond par Gilbert, et il a montré, dans cette circonstance, une connoissance parfaite des localités, qui lui a donné l'occasion de présenter les mêmes principes avec de nouvelles couleurs.

Ces deux dissertations lui fournirent des matériaux utiles pour préparer un mémoire plus considérable qui, couronné d'un nouveau prix décerné par la Société royale d'Agriculture de Paris, l'a placé parmi les agronomes les plus capables d'étudier la nature et de déterminer l'espèce d'amélioration dont notre Agriculture est susceptible. Le sujet proposé par la Société étoit la *recherche des espèces de prairies artificielles qu'on pourroit cultiver avec le plus d'avantage dans la généralité de Paris*. Gilbert, pour traiter cette question, ne se borna pas à une simple théorie qu'il lui eût été si facile d'établir; il visita avec soin les vingt-deux élections qui composoient alors cette généralité, examina

le sol et les diverses expositions, donna aux cultivateurs eux-mêmes des instructions qui procurèrent une amélioration rapide dans cette culture, et enfin rapporta des données qui, non - seulement, établirent avec précision les quantités de chacune des espèces de prairies artificielles alors cultivées, et retracèrent les efforts des meilleurs cultivateurs pour étendre cette branche de culture; mais encore devinrent, dans les mains de l'habile rédacteur, le meilleur traité général sur les prairies artificielles, qui eut paru jusqu'alors, et un ouvrage qui restera encore long-temps classique pour cette branche de l'économie.

Il a inséré dans cet ouvrage des observations de topographie agronomique, des rapprochemens botaniques, qui servent à fixer la véritable synonymie, un examen particulier du mérite de chaque espèce de prairies artificielles, du terrain qui convenoit le mieux à chacune; il a traité l'art du défrichement et de la préparation des terres, il a établi la valeur et la nature des espèces appropriées et leur meilleur emploi en verd ou en sec, mangées sur place ou récoltées; il a considéré aussi la quantité d'arpens cultivés dans chaque nature de prairies pour cette généralité.

Dans ce traité il n'a pas négligé d'indiquer les pratiques des anciens, ni celles modernes étrangères; il a établi le mérite des espèces exotiques qui peuvent être acclimatées en France; il a fait voir qu'il n'étoit aucune espèce de terre qui ne put rapporter quelque espèce de fourrage et être sensiblement améliorée par cette culture.

Enfin, il a rassemblé un grand nombre de faits qui prouvoient, d'une manière incontestable, que l'adoption des prairies artificielles avoit suffi pour changer entièrement la face de certains cantons dont la pauvreté étoit remarquable avant cette époque; et il a sur-tout insisté sur la liaison qui existoit entre cette culture et la multiplication des troupeaux qui sont, par leurs produits et par leurs engrais, la plus grande richesse des cultivateurs. Le mérite de cet ouvrage n'a pas échappé au célèbre *Arthur Young*, qui le cite avec un grand éloge.

A cette époque *Gilbert* fut reçu à l'Académie d'Arras, et il montra, dans son discours de réception, qu'il savoit allier l'éloquence à l'érudition. Il prit pour texte la liaison intime qui règne entre l'Agriculture et les autres sciences, et exprima combien

les belles-lettres donnent des charmes à celle-ci, et combien elles leur doivent de lustre. Il montra que les hommes les plus justement recommandables avoient su joindre, aux connoissances exactes, l'art de rendre leurs pensées avec le charme de style qui sait les faire apprécier.

Cinq médailles, qui lui furent accordées en diverses occasions, attestèrent qu'il avoit concouru autant de fois pour des prix proposés par des Sociétés savantes; il a fait, à l'Assemblée constituante, un don patriotique de ces médailles, en lui offrant le tribut, plus précieux encore, de l'édition entière de son *Traité des prairies artificielles*, qu'il avoit fait imprimer.

Gilbert, en se montrant savant théoriste et habile écrivain, savoit pourtant apprécier le mérite des simples praticiens; il avoit reconnu que ceux-ci possédoient une foule de connoissances que la théorie ne sauroit deviner, et le moyen d'exploiter cette source féconde de richesses enveloppées quelquefois d'une écorce grossière, n'avoit point échappé à ses recherches; il pensoit que l'art de proposer des questions étoit aussi difficile que celui de les résoudre; et livré souvent, dans

les premiers momens, à des regrets pour n'avoir pas complètement profité de l'occasion qui s'étoit présentée à lui d'augmenter son instruction, en faisant à propos toutes les questions qui auroient pu lever ses doutes; il rédigea, à l'occasion d'un voyage qu'il fut chargé de faire en Poitou, une série de questions générales, dont il développa les motifs dans des observations particulières. Cette méthode, qu'il adopta pour la suite de ses travaux, ne contribua pas peu à l'ensemble parfait et à la réunion des observations de pratique dont il sut enrichir ceux auxquels il put donner la dernière main.

Les écrits que *Gilbert* a rédigés, conjointement avec ses collègues de la Commission et du Conseil d'Agriculture, sur les établissemens de Seaux, de Versailles et de Rambouillet, montrent qu'il avoit aperçu tous les avantages que le Gouvernement pouvoit se promettre des établissemens agricoles qui y furent successivement formés. Il avoit tracé, pour celui de Seaux, un plan d'expériences fructueuses sur les animaux, et il en suivoit l'exécution avec un zèle dont rien ne pouvoit le détourner; lorsque le mauvais génie de la France eut persuadé au gouvernement

révolutionnaire que la possession de quelques pièces d'or, qui furent aussitôt englouties que reçues, pouvoit remplacer un établissement qui contribuoit à la gloire de la Nation, et qui pouvoit changer la face de notre Agriculture en éclairant, par des expériences exactes, sur des points importans encore incertains ; *Gilbert* et ses collègues défendirent, avec force, cet établissement dont ils apprécioient les immenses avantages. L'intérêt du fisc l'emporta, et Seaux, vendu et détruit en un moment, ne présenta plus bientôt qu'un monceau de ruines, où l'on cherche avec inquiétude un des monumens de l'opulence et du bon goût; et avec douleur, ces projets d'amélioration, qu'un génie bienfaisant avoit tracés pour la prospérité de la France, et que l'imprévoyance et l'avidité ont enlevés à l'utilité publique.

On projettoit alors de transporter les résultats de toutes les expériences commencées dans un autre local ; ils le furent, en effet, d'après les instances et les projets de *Gilbert*, appuyés du crédit de l'Institut national ; mais à peine y eurent-ils été déposés qu'ils furent de nouveau frappés d'anéantissement, et *Gilbert* vécut encore assez pour avoir la dou-

leur de voir détruire le dernier asyle de ses travaux chéris, et le monument de ses plus heureuses conceptions.

Il eut le courage d'élever la voix avec la force que donne la conscience de la vérité, lors d'une des plus vives attaques qu'on eut encore faites à l'établissement de la bergerie nationale de Rambouillet ; il combattit le projet qu'on avoit formé d'aliéner ce domaine : on disoit alors, on répète peut-être encore aujourd'hui, que cet établissement coûte sans aucun but des sommes énormes, l'erreur ou l'intérêt personnel pouvoient seuls donner lieu à de semblables assertions, dont le but étoit de parvenir à changer une mine inépuisable de richesses sans cesse renaissantes, contre quelques assignats. Quelles absurdités ne se permettent pas la mauvaise foi et l'ignorance ? On ne persuadera jamais l'une, mais pour éclairer l'autre, il ne semblera pas déplacé dans l'éloge de *Gilbert* d'énoncer positivement et avec certitude, que l'établissement de Rambouillet ne coûte absolument rien à l'État, que ses recettes couvrent ses dépenses (1), et que de plus, il a fourni dans ces dernières années des

(1) La ferme de Rambouillet qui, dans l'origine,

secours gratuits en grains et en laines à divers hôpitaux , ainsi que des moutons espagnols de race pure et de l'argent même à plusieurs établissemens nationaux.

Quoiqu'il en soit , *Gilbert* plus heureux ou mieux secondé que ne le furent dans la suite ceux qui comme lui voulurent garantir de l'aliénation d'autres domaines ruraux , eut la satisfaction bien douce sans doute de sauver l'établissement de Rambouillet des mains avides qui vouloient dessécher cette source féconde ; et par son courage , il attacha son nom à cette entreprise de bien public que la sagesse et

pouvoit à peine être louée mille livres , dont on trouveroit à peine aujourd'hui quatre mille francs , d'après les améliorations que la bonne culture y a procurées , a obtenu , cette année , un produit considérable qu'elle a dû à la vente de ses laines et à celle de la seule réforme de l'excédent de son troupeau. Puisse cet exemple montrer ce que peut devenir une régie rurale bien administrée , et déterminer à préférer la conservation d'établissmens constamment productifs , et dont il est difficile d'apprécier d'abord tous les avantages qu'on peut obtenir par le résultat de l'exemple et de l'amélioration , à des ventes qui engouffrent , dans un moment , les capitaux et les revenus , et remplacent , par le néant , le mérite d'une existence utile et fructueuse.

les lumières du Gouvernement actuel rendent impérissable.

Parmi le petit nombre d'ouvrages de *Gilbert* qui ont été imprimés depuis son traité sur les prairies artificielles, on peut citer avec éloge un mémoire publié au nom de la Commission exécutive d'Agriculture et des arts, dont il étoit membre, *sur les causes et les caractères des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de combattre et de prévenir ces affections morbifiques*. Il rédigea au nom de la même Commission une instruction sur le vertige symptomatique ou l'indigestion vertigineuse des chevaux. Enfin, au nom du Bureau consultatif d'Agriculture, dont il fit aussi partie, il publia une instruction sur le claveau des bêtes à laine, une sur les effets des inondations et débordemens des rivières, quelques autres particulières sur diverses maladies locales qui ont attaqué les animaux domestiques dans plusieurs départemens, et une instruction qui fut publiée en Floréal an V, sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine espagnoles et la conservation de cette race précieuse dans toute sa pureté. Cet ouvrage, qui peut être regardé comme un Manuel complet

pour les propriétaires de bêtes à laine , fut réimprimé , par ordre du Gouvernement , en l'an VI et en l'an VII ; il a été traduit en italien.

Gilbert avoit une éloquence attachante et persuasive qui naissoit de l'extrême sensibilité de son cœur ; il a jetté des fleurs sur la tombe de son ami *Flandrin* , enlevé , au milieu de sa carrière , à l'art vétérinaire dont il s'occupoit utilement à étendre le domaine ; et sur celle de *Wagner* , directeur du haras du Pin , auquel il étoit attaché par les sentimens d'une profonde estime , et qui eut cela de commun avec *Gilbert* , que son attachement à ses devoirs et le chagrin de se voir abandonné par le Gouvernement , et de se trouver hors d'état de remplir les fonctions qui lui étoient confiées , le conduisirent aussi au tombeau.

Il seroit impossible , sans s'étendre au-delà des bornes qui sont prescrites pour cette notice , d'analyser les nombreux manuscrits que *Gilbert* a laissés , toutes les dissertations particulières , les mémoires présentés aux Sociétés savantes , les instructions et les rapports rédigés pour le Gouvernement , sur l'Agriculture et l'art vétérinaire ; la connoissance approfondie que *Gilbert* avoit de toutes
les

les branches de ces deux sciences , et son zèle infatigable , le mettoient dans le cas d'être souvent consulté. On y remarque sur-tout , relativement à l'art vétérinaire , des réflexions sur le régime actuel des écoles de cette espèce , sur les moyens de donner à ces écoles un plus grand degré d'utilité , et sur l'importance de les multiplier. Ces considérations ont particulièrement pour objet d'indiquer la meilleure direction qui convient aux études , pour y donner aux élèves l'espèce d'instruction la mieux appropriée aux fonctions qu'ils auront par la suite à remplir ; un discours sur les avantages et l'antiquité de l'art vétérinaire , dans lequel il a réuni la richesse du style à la profondeur de l'érudition ; le projet d'un Traité complet sur l'histoire naturelle et économique du cheval , dans lequel on trouve des recherches nombreuses puisées dans les anciens auteurs ; et des observations sur les cas rédhibitoires qui devoient faire un chapitre important de cet ouvrage.

Il reste des matériaux nombreux , mais informes des cours que *Gilbert* faisoit à l'École vétérinaire d'Alfort sur les animaux domestiques. Souvent on n'y rencontre que la table des matières de ses leçons. Ces témoignages d'une

B

pratique éclairée, qui étoient destinés à faire faire de grands pas à l'Économie rurale et vétérinaire, et qui ne verront, sans doute, jamais le jour, sont de nouveaux motifs d'une juste douleur et des preuves de la perte irréparable que la France a faite dans la personne de ce savant, dont les plus importans travaux restent à jamais perdus pour elle.

Gilbert avoit rédigé sur les moyens de détruire les loups, une instruction qui n'a point été imprimée. La quantité prodigieuse de ces animaux voraces qui infestent dans ce moment plusieurs départemens de la République, rendroit nécessaire la publication de cette instruction, et la manière dont, en France, on traite assez généralement les animaux domestiques, et sur-tout les chevaux, doit faire désirer la publication de son mémoire, sur les avantages de les traiter avec douceur.

En Économie publique et rurale, *Gilbert* a laissé un manuscrit considérable et très-bien fait, ce Mémoire a pour titre : *Doutes et Observations sur quelques propositions relatives au commerce des blés et à l'approvisionnement des marchés, contenues dans le cahier du Tiers-état* ; il a rédigé des observations sur plusieurs abus et pratiques nuisi-

blés qui se perpétuent dans les campagnes, parce qu'on n'en connoît pas assez les dangers, et sur différentes espèces d'impôts qu'il seroit possible de modifier, de changer, ou d'établir avec avantage; enfin, on trouve de lui des mémoires sur le séransage, sur le bottelage, le javelage des avoines, sur la cuscute et les moyens d'en délivrer les prairies, la comparaison des méthodes de semer ou de planter les blés, ainsi que des observations sur les dangers du desséchement de tous les étangs de la République, qui avoit été ordonné par la Convention : écrit dans lequel il a offert des idées d'une saine physique, et opposé la connoissance des pratiques et des localités aux vues inconsidérées qui avoient conseillé ce décret. On trouve aussi dans ses papiers beaucoup de notes de travaux et de rapports sur les établissemens du Raincy, d'Alfort, de Rambouillet, de Seaux et de Versailles; mais que serviroit de nous arrêter sur tous ces projets qui ont jeté en passant un rayon de lumière et qui font naître de nouveaux regrets? On voit un homme tout entier au bien de son pays, lutter avec force contre les difficultés qui naissent du sujet même, contre les difficultés encore plus insurmontables, et sans cesse re-

naissantes , suscitées par tous les intrigans , qui répètent à l'envi : périsse la chose publique toute entière , pourvu que mon intérêt ne soit pas lésé , et que je puisse attirer à moi une parcelle de cette immense propriété. Insensés, n'avez-vous donc jamais senti que votre bonheur est appuyé sur celui de votre pays , et que vous partagez sa tranquillité et sa gloire ? N'avez-vous jamais senti ce besoin de faire le sacrifice de quelques jouissances personnelles , tandis que de nombreux bataillons de vos compatriotes font tous les jours celui de leur existence , tandis que d'autres , amis zélés du bien public , consomment pour vous une vie laborieuse dans la méditation et les recherches ; tandis enfin , que le vertueux *Gilbert* perd la vie pour vous être utile.

Les circonstances avoient contribué à développer dans *Gilbert* l'esprit de liberté qu'il avoit montré dès sa plus tendre jeunesse , mais son patriotisme étoit tempéré par une ardeur plus grande encore de bienfaisance et d'humanité. Aussi ne le porta-t-il jamais à commettre ni même à souffrir une seule injustice lorsqu'il pouvoit l'empêcher. Il servoit avec le même zèle les hommes de tous les partis lorsqu'ils étoient malheureux.

Sous le régime de la terreur, un de ses amis, dont les opinions politiques étoient absolument opposées aux siennes, fut enfermé à Saint-Lazare pour être sacrifié comme tant d'autres victimes ; *Gilbert* poursuivit sa sortie aux comités de salut public et de sûreté générale jusqu'à ce qu'il l'eut obtenue. Un autre de ses amis avoit été proscrit, il le reçut chez lui au péril de sa vie, et lui donna un azyle aussi long-temps qu'il fut en danger.

Lorsque la persécution qui ne respectoit pas les hommes les plus utiles, eut forcé l'estimable *Chanorier* à abandonner ses possessions et le superbe troupeau de race espagnole qu'il conservoit avec soin depuis plusieurs années, *Gilbert*, de concert avec les autres membres de la Commission d'Agriculture, veilla à la conservation de ce troupeau, il défendit avec énergie les propriétés de son ami, et ce fut à eux que *Chanorier* dut l'avantage de les trouver intactes à son retour, et que la nation entière doit la conservation d'un troupeau qui peut avoir une influence marquée sur les progrès de l'amélioration de ses laines.

Les infortunés et les projets utiles trouvoient toujours dans *Gilbert* un appui. Mais en receillant les proscrits, en pénétrant dans les

comités et en parlant avec énergie aux despotes les plus sanguinaires , son zèle l'emporta si loin , que ses amis craignirent pour sa vie , et qu'ils l'attirèrent à Châtelleraut en l'invitant à venir combattre une épizootie funeste. *Gilbert* y porta son influence bienfaisante , il arrêta le fléau destructeur , et sur plusieurs milliers d'animaux qu'il eut occasion de soigner , il n'en périt que dix pendant son traitement.

Le dévouement de *Gilbert* et sa générosité étoient inépuisables. On l'a vu pendant la disette , se priver du pain que lui envoyoit sa famille pour le donner à des personnes dont l'estomac ne pouvoit soutenir la nourriture distribuée par les sections , on l'a vu sacrifier une partie de ses appointemens pour venir au secours d'employés subalternes ; sa bourse étoit ouverte à tous ses amis , aux étrangers mêmes. Un jour , trompé dans une aumône que le feint désespoir d'une femme âgée qu'il ne connoissoit pas , lui avoit fait donner , il reconnut ensuite que c'étoit une avanturière ; *si j'avois à recommencer* , disoit-il , à un de ses amis , qui le plaisantoit à ce sujet , *je tiendrois la même conduite , parce qu'il vaut mieux être dupe cent fois que de s'exposer à perdre*

l'occasion de tirer d'embarras une personne honnête et malheureuse.

Mais, la délicatesse qu'il mettoit dans sa manière de rendre service étoit, sur-tout, remarquable. Six mois avant le 9 Thermidor, l'un de ses plus chers amis, que son ancienne liaison avec le respectable *Malesherbes* avoit rendu suspect, fut mis en prison et laissa sa femme dans l'épouvante et l'infortune. Pour adoucir l'une et l'autre, *Gilbert* qui n'avoit d'autre ressource que de modiques appointemens, les porta à cette épouse malheureuse, comme s'il eût touché ceux de son mari, afin que d'un côté elle ne manquât de rien, et que de l'autre elle se persuadât que le traitement de son mari étant conservé, sa détention ne seroit ni longue ni inquiétante.

Lors de la formation de l'Institut national, *Gilbert* fut appelé à une des premières places dans la section d'Économie rurale. Il a été aussi de la première réunion convoquée par le Gouvernement qui forma la Société d'Agriculture de Paris, et il fut unanimement nommé secrétaire de cette Société, place dont il eût à peine le temps d'exercer les fonctions, dont son nom seul fit pendant dix-huit mois la plus grande gloire, et à laquelle tous les regards,

fixés douloureusement, le cherchent vainement encore.

Dès 1784, *Gilbert*, dans un Mémoire qu'il avoit adressé à M. de *Tolozan*, sur l'état du tronpeau de race angloise entretenu par MM. *Delporte*, à Boulogne, avoit déjà exprimé la préférence qu'on devoit accorder, en France, à l'introduction des moutons espagnols, et établi tous les avantages qu'on pouvoit attendre de cette race précieuse ; aussi fut-il un des premiers à apprécier l'importance de l'article secret du traité de Bâle, qui autorisoit le Gouvernement françois à extraire d'Espagne cinq mille cinq cent de ces animaux de race pure, et ses collègues et lui sollicitèrent-ils avec instance l'exécution de l'article de ce traité ; mais le Gouvernement connoissoit peu alors ses plus chers intérêts, les dépenses que nécessitoit cette entreprise effrayèrent, et pendant plus de trois années cet article resta sans exécution ; enfin, les sollicitations réitérées de *Gilbert* et de ceux qui, comme lui, s'intéressoient aux progrès de notre économie rurale, obtinrent, vers la fin de l'an VI, un arrêté du Directoire exécutif qui ordonnoit cette mesure, et chargeoit *Gilbert* de son exécution. On lui promit qu'il trouveroit à son

arrivée à Madrid, des fonds suffisans pour consommer l'opération, et on lui donna la modique somme de six mille francs pour entreprendre son voyage; *Gilbert*, transporté de joie d'avoir une semblable mission à remplir, ne songea pas à son intérêt particulier, et sans s'embarrasser s'il seroit jamais remboursé de ses avances, il fit des sacrifices, il emprunta, vendit et réunit environ dix mille francs, avec lesquels il croyoit pouvoir subvenir aux besoins dans lesquels il prévoyoit déjà qu'on pourroit momentanément le laisser. Il partit enfin, et après avoir passé à Perpignan pour y préparer l'établissement national qui devoit recevoir le troupeau d'Espagne, il arriva à Barcelonne, dans le commencement de l'an VII.

Une anecdote de son voyage, qui se présente ici, tient de trop près au caractère de *Gilbert* pour que je craigne de la rapporter. Sa réputation de bonté, de justice et d'humanité l'avoit devancé à Barcelonne. Une femme, célèbre par son rang, ses vertus et ses malheurs, désira le voir pour l'inviter à prendre intérêt à diverses réclamations qu'elle croyoit devoir adresser au Gouvernement françois; le cœur de *Gilbert* l'appelloit naturellement près d'une infortunée; mais cette démarche, si

elle eut été connue , pouvoit le rendre suspect , et des compagnons de voyage , dont il avoit quelques raisons de se méfier , lui causèrent un moment d'irrésolution ; enfin , l'humanité l'emporta , et *Gilbert* supposant des affaires imprévues , invita les voyageurs à partir sans lui au cas qu'il ne fut pas de retour à l'heure indiquée ; la conférence se prolongea deux heures au-delà du terme que *Gilbert* avoit fixé , sans qu'il songeât si cette imprudence l'exposeroit à faire seul une route dangereuse ; ses compagnons partirent ; mais , par une circonstance assez singulière , ils furent arrêtés en route , battus et volés , tandis que *Gilbert* , qui partit seul deux heures après eux , n'éprouva aucun accident.

Gilbert entretenoit pendant son voyage en Espagne une correspondance active avec le Gouvernement , et avec les membres du Bureau consultatif d'Agriculture , ses collègues et ses amis.

Il retraça les causes des difficultés qu'éprouvoit sa mission , difficultés qu'on auroit peine à comprendre sans les détails qu'il en a donnés. C'étoit , ce semble , une opération assez simple que de choisir environ deux mille mérinos sur sept millions qu'il estime être existans dans le pays. Mais les grands proprié-

taires se refusent absolument à toute espèce de vente d'animaux qui peuvent être destinés à la reproduction , et ne connoissent que le commerce des laines. Ainsi malgré les pouvoirs les plus authentiques que *Gilbert* avoit obtenus du Gouvernement Espagnol , il fut obligé de s'adresser aux bergers qui possèdent ordinairement des animaux dans les nombreux troupeaux de leurs maîtres.

Il ne se borna pas à chercher les moyens de remplir sa mission par rapport à l'acquisition des moutons ; il parcourut avec soin plusieurs provinces d'Espagne pour y examiner l'état des chevaux , dans ce pays où ils jouissent d'une réputation que des circonstances observées et décrites par *Gilbert* tendent à faire diminuer tous les jours. On voit avec regret que le manque de fonds l'ait forcé de suspendre ses courses ; il ne put visiter ni le royaume de Grenade , ni l'Estramadure qui renferment aussi des races assez remarquables , mais il recueillit des notes précieuses sur la manière la plus avantageuse de mettre à profit l'article du traité de Bâle qui autorise aussi la France à tirer d'Espagne des chevaux andalous , et sur les moyens de faire cette acquisition avec certitude , succès et économie.

Gilbert qui avoit voyagé dans presque toutes les parties de l'Angleterre , de l'Allemagne et de la France , a pu apprécier avec connoissance de cause , l'état de la culture des terres , et de l'éducation des animaux en Espagne ; et il a rédigé sur ce sujet des observations dictées par une sévère impartialité , et dont la publication seroit très-utile au Gouvernement Espagnol et aux Cultivateurs de cette contrée , qui pourroit être si fertile.

Il a fait des recherches sur les vignes d'Espagne qui produisent des vins si renommés , il a envoyé des plants de vingt-huit espèces , il a fait passer aussi des glands doux qui sont très-communs dans ce pays , d'autres graines de plantes utiles , et notamment celle de pistache de terre (*arachis hypogæa*) , plante économique , précieuse , qui fournit une huile abondante , et dont la culture commence à se répandre avec avantage dans nos départemens méridionaux.

Mais l'objet essentiel de son voyage étoit celui qui éprouvoit le plus d'obstacles , et l'on croira difficilement que les plus grands venoient de la part du Gouvernement François , pour lequel il se sacrifioit. La promesse qu'on lui avoit faite de fonds suffisans fut réduite successivement ; et à l'instant où des engage-

mens pris et une fièvre violente le mettoient dans le plus grand embarras , le banquier espagnol qui devoit lui fournir sur une modique somme à *mesure de ses besoins*, manqua tout-à-fait , et le laissa dans le plus affreux dénue-ment. *Gilbert* se plaint aussi-tôt au Gouvernement François , il reclame de prompts secours , mais au lieu de les envoyer , on veut faire payer le banquier de Paris pour son correspondant , le temps se passe en vaines discussions , les amis que *Gilbert* avoit en France , instruits de sa position , font entendre en vain la voix de l'honneur , de l'humanité , de l'intérêt public , il reste pendant quatre mois privé de tous secours et réduit à recevoir de mains étrangères les témoignages d'estime et d'amitié que son pays lui refusoit (1).

Enfin des fonds arrivent à Madrid et viennent ranimer le courage de *Gilbert*, et lui donner une force que ses chagrins avoient abattue. Il

(1) *Gilbert* savoit commander par-tout l'estime et la bienveillance. Le duc de l'Infantado , avec lequel il eut des relations lors de ses achats de moutons espagnols , lui offrit trente individus à choisir dans tous ses troupeaux , en échange d'un exemplaire de ses ouvrages ; mais *Gilbert* ne voulut accepter cette offre , d'une délicatesse remarquable, qu'après en avoir eu l'autorisation spéciale du Gouvernement François.

ne songe pas si le temps favorable pour faire commodément ses achats est passé ; s'il aura à combattre les hommes et les élémens , s'il sera obligé de passer par des routes affreuses , de traverser des lieux presque déserts (1), de se nourrir des alimens les plus repoussans , de supporter les accès d'une fièvre tierce , l'honneur lui impose la loi de remplir l'importante mission qui lui est confiée , il n'envisage que ce devoir , et jusqu'à ce qu'il ait complété le nombre d'animaux de choix qu'il destine à son premier troupeau , et qu'il ait assuré son départ pour la France , l'amour de sa patrie le soutient et lui donne en quelque sorte une nouvelle vie et une force surnaturelle.

(1) J'ai fait un choix (écrivait-il dans sa dernière lettre , datée du 24 Thermidor an VIII) dans les cabanas les plus célèbres , telles que celles de l'Escorial , dont la laine est exclusivement réservée pour la manufacture royale de Guadalaxara , de Villolopez , d'Arczarma , de Fernan-Nunez , de l'Infantado et sur-tout de Negrete , cette dernière , dont la pile est , de temps immémorial , en possession de jouir de la plus grande considération dans les plus célèbres manufactures de toute l'Europe , m'a fourni seule cinq cent bêtes.

Ces cabanas sont dispersées sur une étendue de plus de trente lieues de montagnes les plus épouvantables que j'aie jamais vues , sans excepter celles de la Sierra-Morena , célèbres par l'horreur qu'elles inspirent. J'a

Mais cette tension extraordinaire de ses organes épuisés ne peut durer long-temps, *Gilbert* a vu partir le premier présent qui doit assurer, dans son pays, la prospérité d'une branche importante d'Agriculture et d'industrie ; il a tout prévu, tout préparé pour l'entreprise et déjà il en prévoit le succès, mais il n'en goûtera pas la jouissance, la cruelle maladie qui le tourmentoit prend un caractère plus inquiétant, une fièvre violente s'empare de lui et l'enlève en neuf jours (1) à sa famille, à ses amis et l'on peut dire à la France qu'il pouvoit servir encore avec tant d'avantage.

parcouru tout ce pays avec des peines incroyables, presque continuellement suspendu sur d'effroyables précipices, presque toujours obligé de tirer mon cheval par la bride, couchant ou sur la terre, ou dans les huttes des bergers perchées sur des hauteurs où l'on ne trouve d'autres retraites que celles des aigles, des vautours, des ours et des chamois, mangeant au même chaudron, avec les bergers, des mies de pain préparées avec du suif de mouton. Ce genre de vie m'a valu une fièvre tierce très-violente, que j'ai promenée de montagnes en montagnes sans pouvoir m'en débarrasser, et que j'ai apportée à Léon, où elle me retient depuis douze jours.

(1) Le 21 Fructidor an VIII.

A PARIS,

DE l'Imprimerie de Madame HUZARD, rue de l'Éperon, N° 11.